

Une nuée de photographes me supplie de prendre la pose.

« Margoooooot ! » « Un sourire, s'il vous plaît. »  
« Par ici, Margot. » « Vous pouvez tourner la tête un peu vers la gauche ? »

Une journaliste me tend son micro.

– Et maintenant, vous allez faire quoi ?

Je dégainé mon sourire.

– Prendre quelques jours de repos.

Un peu plus loin, mes futurs ex-collaboratrices et ex-collaborateurs forment une haie d'honneur pour saluer mon départ.

L'émotion me gagne.

Non parce que je quitte mes fonctions. Ces dernières semaines, j'avais plutôt hâte de me débarrasser du rôle de représentation pesant et du protocole ampoulé qu'impose la vie de ministre. Ce remaniement est plutôt un soulagement.

Mais parce que je m'apprête à quitter des personnes que j'aime.

Je leur dis combien je suis triste à l'idée de ne plus les voir au quotidien.

Je les remercie, leur adresse un au revoir d'une main, tandis que je plaque l'autre sur mon cœur.

Et je franchis l'immense porte vitrée du ministère des sports en direction de la voiture de service qui m'attend pour un ultime trajet sans retour.

Une page de ma vie se tourne.

Comme à chaque rupture importante de ma vie, je pense à d'où je viens.

Je pense à ma famille.

Familier, familière.

Étranger, étrangère.

Pour faire court, disons que je viens d'une famille dans laquelle je me suis toujours sentie à part. Pourtant, je n'ai été ni haïe, ni frappée, ni abandonnée.

J'aime mes parents. J'aime mes frères. J'aime ma sœur. Et je suis sûre qu'ils m'aiment aussi.

Mais c'est un peu comme si je n'avais jamais été des leurs.

Pas les mêmes envies. Pas les mêmes goûts. Pas la même façon de penser.

Longtemps, mes parents ont tenté de me remettre sur leur droit chemin. Peine perdue. Beaucoup trop tordu pour moi.

Parfois j'ai composé. Souvent j'ai bataillé. Jamais j'ai capitulé.

Et à dix-huit ans, bye-bye. J'ai largué mes amarres. Je suis devenue une dissidente familiale.

Pour pouvoir.

ÊTRE QUI JE SUIS.

TRACER MA ROUTE.

COÛTE QUE COÛTE.

Et j'ai beaucoup, beaucoup, beaucoup, pleuré.

Comme à chaque rupture depuis, ces prochains jours, je vais beaucoup, beaucoup, beaucoup pleurer.

Rien, ni personne, ne pourra apaiser mon chagrin.

L'ignorer ?

J'ai essayé.

Me distraire ?

J'ai essayé.

Mais l'esquiver, le fait toujours prospérer.

Tapi, enkysté, sournois, il finit toujours par ressurgir, sans prévenir, des jours, des semaines, voire des mois après.

Et là, déconnecté de sa source, sans mobile apparent, il explose comme une bombe à retardement, au milieu de nulle part, parfois même au cœur de grandes joies.

Et, croyez-moi, il est pire d'être triste quand tout va bien, que quand tout va mal.

Donc, demain dès l'aube, je pars.

Au programme, m'isoler, pour pleurer.

Ne pas lutter contre mon spleen, lui faire sa place. Ce n'est qu'après, une fois qu'il sera libéré, qu'il consentira à s'éclipser.

J'ai averti mes proches :

– Pendant quelques jours, pas de téléphone, pas d'appel, pas de sms, pas d'Instagram, pas d'e-mail, pas d'ordinateur... S'il vous plaît, j'ai besoin de couper.

Les petites moustaches

Le soleil levant éclaire ce matin de juin.

Retrouver ma voiture personnelle, échapper aux véhicules officiels et conduire moi-même, me comblent.

Ces derniers mois, je n'ai pratiquement pas touché un volant. Fonction ministérielle et chauffeurs obligeant. Mais aujourd'hui, je reprends la main. Je mets le contact. Débraye. Passe la première. Saisis MON volant. Mets MON clignotant. Vérifie MES rétroviseurs. Et appuie enfin sur MON accélérateur.

C'est parti !

Direction les sommets des Pyrénées. Et, plus précisément, la Soule, la partie la plus à l'est du Pays basque. Une succession de montagnes massives tout en rondeur, où le vert cru claque à perte de vue.

Je vais squatter un cayolar (une cabane de berger) à l'abandon, repéré l'été dernier en randonnée.

16 heures.

J'ai roulé toute la journée.

Je gare ma voiture sur le parking de Tardets, dernier gros village de la vallée.

J'extirpe mon énorme sac à dos du coffre.

Lace mes chaussures de marche.

Et entame mon ascension vers le col d'Erroïmendy.

Rien que le nom (ça se prononce Eroïmindi), on est déjà parti !

Dès que je pénètre dans la forêt, les larmes mouillent mes yeux.

Ici, loin du monde, à l'abri des feuillages, à l'écart des regards, je peux enfin expulser ma peine. Elle se libère, prend ses aises, s'étale, s'en donne à cœur triste. Elle exulte.

Quant à moi, je me roule dans ses flots et je hoquette entre les sanglots.

Puis, c'est le temps des spasmes. Les bâillements m'assaillent à la queue leu leu. Une saine fatigue m'envahit. Et peu à peu la source de mes pleurs se tarit.

J'avais oublié, comme il peut être bon de pleurer.



La fraîcheur soudaine de cette fin de journée printanière me saisit. Je frissonne. Je mesure combien mes prochaines nuits seront âpres. Mais ce n'est pas pour me déplaire.

Finies les mondanités.

J'ai faim de simplicité.

J'ai hâte d'observer les ciels étoilés.

J'ai hâte de faire du feu.

J'ai hâte de me glisser dans mon duvet.

J'ai hâte de marcher dans les sentiers.

J'ai hâte de franchir les cols et les vallées.

J'ai hâte de lézarder au soleil et de casse-croûter.

J'ai hâte de traverser les gués, les pieds figés par l'eau glacée.

J'ai hâte d'observer des vols de rapaces et de guetter les isards sur les rochers escarpés.

J'ai hâte de slalomer entre les crottes de mouton et les bouses de vache.

J'ai hâte d'écouter le tintamarre des sonnailles.